



LA BIENHEUREUSE KATERI TEKAKWITHA

1656 - 1680

Par le Père Henri Béchard, s.j.

Une heureuse naissance

Sans doute, la femme du chef devait de temps à autre se réunir avec les autres Algonquins qui, comme elle, avaient choisi d'épouser des Iroquois. Elles pouvaient s'entretenir non seulement de leur pays d'origine, de leurs parents et amis qu'elles ne reverraient plus, mais aussi de leur foi commune en

Jésus-Christ. La jeune épouse put aussi se lier d'amitié avec un certain nombre de Huronnes baptisées, intégrées dans le clan de la Tortue, celui d'Ossernenon. Petit à petit, d'ailleurs, aidée par l'amour de son mari, elle devint une excellente Iroquoise.

Moins de deux ans après son arrivée, elle donna naissance à une fort jolie fillette. Un an ou deux après, un petit frère vint prendre place à côté de l'aînée. Le jeune foyer était heureux. La bambine, qui était fort jolie avec ses grands yeux noirs et ses cheveux de jais, grandissait rapidement. On la voyait trotter à la suite de sa mère ou jouer à la petite maman auprès de son frère. Elle avait à peine quatre ans, et elle essayait de se rendre utile en cueillant des fraises sauvages, des framboises et des myrtilles que les colons d'autrefois appelaient des « bleuets ».

Jour après jour, depuis leur naissance, la mère avait prié pour eux. Parfois même, elle leur chantait tout doucement des cantiques qu'elle avait appris aux Trois-Rivières. Chaque soir, à la dérobée, elle leur faisait au front le signe de la Croix. Mais elle ne les avait pas baptisés : d'ailleurs, aucune captive chrétienne huronne ou algonquine n'aurait osé baptiser son propre enfant. C'était le rôle, pensaient-elles, des Robes Noires et aucun missionnaire n'était passé à Ossernenon depuis deux ans. En 1660, le malheur s'abat sur la bourgade, disséminant la petite vérole. La mère, les deux enfants et aussi, semble-t-il, le père en furent atteints. Tout ce que la mourante pouvait léguer à ses enfants de la foi chrétienne, c'était le mérite de ses ferventes prières et le souvenir assez flou qu'un enfant en bas âge peut garder. L'épidémie continua ses ravages et toute la famille succomba sauf la petite. Elle revint lentement à la vie normale. Son visage, naguère si mignon, était criblé des marques de l'affreuse maladie et ses yeux affaiblis à tel point qu'elle devait toujours se protéger du soleil ardent. La danse des rayons sur la rivière ou, pendant l'hiver, sur la neige étincelante, devenait pour elle un vrai tourment.

« Celle-qui-meut-tout-devant-elle »

Quel sort l'avenir réservait-il à l'orpheline ? Ne serait-elle plus qu'une Agnière soumise aux lois et aux tabous de la nation ? Connaîtrait-elle jamais le christianisme ? Pour le moment, son oncle l'accueillit et la remit entre les mains de ses tantes. C'était alors la coutume iroquoise. Chez les peuples dits barbares, souvent les orphelins sont mieux traités que chez les nations « civilisées ». Comme le fléau avait emporté un tiers des gens d'Ossernenon, il y eut certainement plusieurs de ces adoptions.

Ses nouveaux parents étaient déjà au courant de l'affaiblissement de ses yeux. Ils espéraient que petit à petit sa vue deviendrait normale. À l'intérieur de la longue cabane iroquoise, elle n'avait pas de difficulté ; mais dès qu'elle sortait, s'il faisait bien clair, elle s'avavançait en tâtonnant. On finit par la nommer « Celle-qui-s'avance-en-tâtonnant », en iroquois, Tekakwitha. Plus tard les très nombreux biographes de celle-ci - plus de cinquante - en constatant sa puissance d'intercession, ont transformé son nom en Celle-qui-meut-tout-devant-elle.

Comme Tekakwitha était fort intelligente, habile de ses mains, docile et gaie, les tantes se disaient qu'elle ferait plus tard une bonne épouse. Le nouveau mari deviendrait alors membre de la famille et tous profiteraient de sa chasse et de sa pêche en plus de celles de leur frère. Bien qu'elle fût encore très jeune, les tantes l'encourageaient à faire la coquette. Le P. Claude Chauchetière, missionnaire de l'époque, écrivit sans trop de ménagement : « Les jeunes filles indiennes de sept à huit ans sont folles et ont une très grande attache pour la porcelaine (le wampum indigène : grains cylindriques façonnés de bouts d'écaillés adoucis, polis et enfilés sur de la ficelle)... Les mères, qui sont plus folles qu'elles, passent quelquefois bien du temps à peigner et à tresser les cheveux de leurs filles ; elles ont soin que leurs oreilles soient bien percées et commencent à les leur percer dès le berceau ; elles leur mettent de la peinture au visage et les couvrent toutes de porcelaine quand il faut qu'elles aillent danser. » Les tantes de Tekakwitha voulurent voir leur nièce se parer ainsi et, comme n'importe quelle fillette, elle se laissa faire. Elle y trouva même beaucoup d'agrément. Plus tard, elle regretta amèrement ces mouvements de vanité. Elle n'avait pas d'autre faute à se reprocher.

Une coutume qui nous paraît étrange était alors courante chez les Iroquois. On fiançait les fillettes aux garçonnetts de même âge. C'était un moyen de resserrer l'amitié entre les familles, un peu à la façon de certaines fiançailles royales qui se faisaient en Europe au XVIIe siècle. Un bon jour, alors que la petite, âgée de huit ans, était vêtue de ses plus beaux atouts, on la « maria » à un petit garçon. Ce fut une occasion de réjouissances chez les deux familles. La cérémonie ne fit guère d'impression ni chez l'un ni chez l'autre des enfants, qui avaient tous deux bons caractères. (... à suivre)